

TIPASA ET UN DEMI-SIECLE

Peut-on parler de Tipasa après Camus ? Je réponds oui : s'il n'est pas ici question de talent, il y a l'Histoire, la petite et la grande, l'une portant l'autre. Mon souvenir tient en deux époques sur près de 60 ans, 1930-34 et ... 1988 !

En 1930-34, nous étions étudiants à la Faculté des Lettres de l'Université d'Alger, qui pouvait vous amener à toutes les Agrégations et à tous les Doctorats ; les promotions de ses professeurs les appelaient ensuite à la Sorbonne et au Collège de France... Nous, leurs étudiants, avons fait notre chemin comme on le faisait alors : sérieusement, car peu étaient riches, et nous étions toujours entre deux guerres. On tutoyait Max-Pol Fouchet, Camus et bien d'autres...

Un jour d'excursion à Tipasa - quinze ou vingt jeunes gens et jeunes filles - j'avise Fouchet en avant, immobile, me tournant le dos, plongé apparemment dans une contemplation ou une méditation. Avec l'insouciance de notre escapade, je lui demande : «Que fais-tu ?». Sans se retourner, sans se désimmobiliser, il me répond : «Je vois Dieu». C'était d'autant plus intéressant qu'il était l'un des jeunes ténors du parti socialiste marxiste anticlérical antimilitariste anti... bref, S.F.I.O.. Je m'abstins de couper la communication.

Y participait aussi une charmante étudiante ayant un faible (on a comme cela, quand on est jeune, de ces prédilections) pour un proverbe qu'elle répétait volontiers avec un gracieux sourire : «Les généralisateurs sont des imbéciles». J'avoue n'avoir pas trouvé la formule pour lui faire, sans la vexer, soupçonner qu'ainsi elle tombait sous le coup de sa propre définition. Etourderie, car elle n'était point sottre !



Pourquoi ces faits minuscules ? Parce que les petits Riens du quotidien sont souvent le point d'ancrage d'une mémoire, quand ils ne sont pas l'origine de tournants de notre vie : sensibilité que ne peut traduire l'histoire reconstituée à partir des documents même les plus véridiques, les témoignages les plus certains. Je n'ai lu, évidemment, le centième des choses méritoires, talentueuses, qui ont été écrites sur ce qui fut notre Algérie. Mais j'espère encore Le livre qui, pieuvre littéraire, absorbe une nation qui en même temps l'absorbe. C'est en quelque façon par de grandes fresques «sentimentales» c'est-à-dire où l'émotion humaine parle directement, que de grands livres font de grandes révolutions. Quand viendras-tu, talent ou génie, nous apporter, sur un plan plus élevé mais un peu «trop humain», enfin notre œuvre-choc à l'immense souffle épique, notre «Autant en emporte le vent».

Donc, nous allions à Tipasa. En autocar des lignes ; nul d'entre nous n'avait de voiture. Je serai bref en descriptions : journée radieuse, l'or du soleil sur le grand bleu du ciel et de l'eau irisée. Tipasa, cette merveille. Encore faut-il en avoir le sens. Les ondulations des rochers rouges surplombant la mer, les plantes marines basses aux reflets glauques ou rougeâtres, aux noms inconnus et qui se courbaient sous la brise, - puis, au-delà de l'eau, à nouveau la terre, la montagne : le Chenoua, superbement cadré entre l'azur du ciel et l'azur de la mer.

Je croyais voir la Grèce antique.

C'est ainsi que je me la figurais, extasié à mon tour devant tant de splendeur, splendeur de la Nature et splendeur des Dieux disparus...

Et puis les traces humaines de notre temps, apportant la nuance de la tristesse qui convient pour le contraste. J'avais - d'autres fois déjà - remarqué, après le jardin et en gravissant la permanence sur le haut d'une arcade antique ; on passait, il ne disait rien et ne bougeait pas. Plus loin, parmi la dégringolade des sarcophages de pierre, les uns sculptés, les autres lisses, et après le triclinium encore en état, et après les arcs encore debout de ce paysage de rêve, un adulte indigène vous proposait pour quelques sous de menues monnaies romaines trouvées dans les tombes : vestiges troublants d'un passé tellement ancien qu'il semblait surgir d'une autre planète. Je m'approchai des si nombreux sarcophages qui suivaient le flanc des collines en descendant vers la mer et même jusque dans l'eau. Certains couvercles étaient déplacés et l'intérieur se laissait voir : curieuse vision, les squelettes encore parfaitement reconnaissables mais avec les os cassés, aplatis, non pas « réduits en poudre » mais dessinant leur propre silhouette sur un lit de sable extrêmement fin que le vent des siècles avait fait filtrer entre le couvercle et le cercueil de pierre... tellement présents, et pourtant si vertigineusement abandonnés, tous ces êtres qui avaient vécu... que je me penchai et saisis une vertèbre : elle était friable, mais « tenait » encore, d'une consistance poreuse de mie de pain sèche. Comme cela n'appartenait à personne, pris par une sorte de pitié, ou peut-être simplement pour garder un vestige rare, je l'emportai chez moi, à Alger. Je l'ai conservée quelques années, puis il y a eu la guerre, des déplacements, des voyages ... J'ai perdu ma vertèbre ! j'en demande pardon à ce Caius ou cette Flavia à qui elle a d'abord appartenu corps... et âme.

Mais autre chose m'avait frappé : la plupart des sarcophages avaient une paroi éventrée : et c'est là que j'ai aperçu à mon tour, dans le sable très fin de l'intérieur, d'antiques pièces de monnaie destinées, j'imagine, à payer le voyage des morts. D'autres s'en étaient aperçus avant moi et, d'un marteau sacrilège, brisaient la pierre pendant que le petit garçon faisait le guet.



Plus de 50 années après, je suis revenu sur cet admirable site, sensiblement le même, sauf : interdiction de se baigner dans la mer. Pourquoi ? pollution ? pudibonderie ? lieu où nous venions autrefois ramasser

et déguster des oursins... Sur l'arcade se découpant sur mon ciel grec, plus de petit arabe. Ce jour-là, ou toujours ?

Parmi les plantes marines, éternellement ondulantes sous la brise, on marchait encore, puis on découvrait une grande pierre, une stèle que des mains pieuses avaient dressée à la mémoire d'Albert Camus. Y était sculpté en creux un petit texte français qui le disait ; mais, coïncidence pure, évidemment !, le nom de famille, aux trois quarts effacé, était quasi-illisible.

C'était en 1988.



Et c'est à cette occasion que je suis aussi retourné voir Cherchell. Quel changement dans la ville ! Où était cette activité allègre, cette vie constructrice ?... Des rues poussiéreuses ou sablonneuses, pas de bar, brasserie ou café pour se reposer. Enfin un enseigne : «Salon de Thé». Diantre ! Entrons : une grande salle triste où ne fréquentaient que les hommes.

Plus loin, cependant, une émotion : le Musée des Antiquités, où nous avions rêvé et pris tant de photos autrefois. Toujours... à la même place, toujours aussi riche, semblait-il, avec ses sensationnelles collections de sculptures, de statues (l'Apollon de Cherchell...), de chefs d'œuvre sans prix, les uns mutilés par le temps ou d'anonymes vandales, les autres intacts : tout un monde de marbre blanc, des richesses irremplaçables, certaines monumentales. Visite collective effectuée sous la conduite du Conservateur lui-même, un Arabe de l'ancienne école, noblesse naturelle de l'allure, lettré, érudit, parlant un français admirable avec autant de compétence que d'esprit et de sensibilité... Comme nous le complimentions, en le remerciant de nous guider lui-même, compte tenu de son grand âge, il nous dit : «Je n'ai plus de guide. Cela n'intéresse pas nos jeunes. Je ne sais ce qui se passera après moi». - On nous a parlé du vent de l'Histoire. Notre époque est riche en vent et en vents. Je vous en demande pardon, Monsieur le Conservateur. Même votre nom a été emporté.

Henri Mériçon,
juin 1992

Henri MERIGON, Professeur d'Allemand au Collège de Blida de 1937 à 1941 (et «souvent mobilisé») écrit, en introduction à ce «Souvenir» :

Monsieur le Président,

Dans votre Edito du dernier «BULLETIN» vous faites appel aux Anciens :

«... Témoignez avant que le temps n'accomplisse ses méfaits»... cela correspond exactement à un appel que j'avais lancé : jeunes d'aujourd'hui, faites parler les «vieux» avant que leur mémoire ne défaille ou dis-

paraisse, «cuisinez-les» avant qu'il ne soit trop tard. C'est dans cet esprit que j'ai rédigé le texte ci-joint,...

J'ai conçu ce texte, aussi comme fragment d'un livre que je voudrais faire, mais mes 80 ans et... le retarderont peut-être à jamais...

Nous espérons qu'il n'en sera rien et nous sommes prêt à goûter encore et encore les «fragments de ce livre» et pourquoi pas la totalité, que notre Ancien voudra bien nous communiquer.

Nous l'en remercions et nous souhaitons aussi que Monsieur Henri MERIGON ait, par l'exemple qu'il nous donne, encouragé l'émulation chez nos adhérents.